

—Croyez-vous en Dieu le Père tout-puissant, créateur du ciel et de la terre ?

—J'y crois, répondaient Guen et Corentine.

—Santes Marie, mam da Doué, reprenaient les femmes.

—Croyez-vous... la sainte Eglise catholique, la communion des saints, la rémission des péchés, la résurrection de la chair et la vie éternelle ?

—J'y crois.

—Santes Marie, mam da Doué, pédet évidon péliérien...

Ils s'écoutaient réciproquement, tous émus de voir ces prières se rencontrer, les unes pour le petit qui entrait dans la vie, les autres pour le père naufragé bien loin, à jamais séparés, à jamais inconnus.

Le rosaire devenait une sorte de psalmodie grandissante, lourde de soupirs comme le bruit des lames qui déferlent. Et la voix de Guen, de Corentine, du recteur lui-même baissait de plus en plus, au contraire, et se perdait sous la voûte basse, moisie aux jointures des pierres.

Un rayon de soleil comme une lame flamboyante entrait par une découpeure de la porte.

—Santes Marie, mam da Doué, pédet évidon péliérien.

Et aucune cloche ne sonnait le baptême, le baptême du fils de Sullian, le naufragé.

Le prêtre avait achevé les cérémonies avant que les femmes ne se fussent levées.

—Allons ! dit Guen, car personne ne bougeait dans la chapelle, ni Corentine, ni la femme, toutes deux tournées vers ce groupe de désolation et de larmes enveloppant la statue à ceinture bleue.

L'enfant dormait.

Sans répondre, mues par le commandement de l'homme, elles sortirent, la tête basse, sans un geste, l'âme absente et demeurée sous les voûtes où l'on priait, écoutant le murmure plus lointain : "Santes Marie, mam da Doué."

Elles traversèrent ainsi le cimetière, sous le ciel sans nuage, dans la pluie de lumière et de chaleur qui dilatait, jusqu'à en remplir l'espace, le parfum d'une touffe de réséda fleuri au bord d'une tombe.

Au bout de l'allée, devant la pierre debout qu'il fallait franchir pour retrouver la route, les femmes levèrent les yeux et regardèrent de ce regard vague et chargé de tristesse qui suit les réveils brusques.

En ce moment le cœur de Corentine était déchiré des douleurs de sa sœur, du désespoir muet de ce vieux dont elle entendait le pas derrière elle, du peu de joie qu'elle avait su lui donner, de l'impuissance où elle se sentait de lui refaire une vieillesse, ayant perdu le droit d'habiter le pays, de consoler, d'être la paix. Elle aurait voulu cependant.

Une aspiration vers le bien, une soif d'être bonne, de se sacrifier, montait du fond de son âme avec cette pitié qui pour ceux l'entouraient. Et deux filles, sur le seuil d'une boutique, voyant sa mine défaite, se mirent à rire d'elle, deux filles de pauvres qui tricotaient de la laine.

Alors, contre cette dernière injure si peu méritée, si blessante à cette heure, elle chercha d'instinct une protection. Et elle la trouva. Guen venait de s'éloigner vers la plage de Trestrac, ou demeurait un ami. Il allait reparler du gendre et de l'entrée en Gironde, ne pouvant se taire de son malheur. Corentine se retourna vers la sage-femme. "Donnez-moi l'enfant, fit-elle, c'est moi qui l'emporte !" Elle prit le petit Sullian.

Un flot de mousseline blanche lui couvrit l'épaule. Une tête rose et dormante s'appuya, tout abandonnée, sur son bras. Et fière de son fardeau, défendue contre le sourire des gens par l'innocence qu'elle portait, elle descendit le bourg, parmi les femmes que la vue d'un nouveau né émeut et qui disaient :

"Voyez, elle a le fils de Sullian Lageat sur les bras. C'est Guen qui l'a voulu, pour lui faire honneur. C'est tout de même une mère, cette femme-là."

Elle allait sans entendre, saisie d'une extrême douceur qui lui faisait presser l'enfant sur son cœur de plus en plus et s'absorber dans ce petit être sans parole et sans regard. Elle lui souriait. Elle lui parlait, non avec les lèvres, mais avec son âme tout à coup agrandie et dilatée d'amour maternel, qui disait :

"—J'aurais voulu d'autres enfants comme toi... que je les aurais aimés!... que je les aimerais!... Avec quel bonheur ce sein que tu touches se découvrirait pour eux et les allaiterait!... O joli, joli neveu que je voudrais mon fils!"

Elle avait des ailes. Soutenue par le petit qu'elle portait, le visage calme, les yeux en joie, elle monta l'escalier et entra dans la chambre.

Heureusement, Marie-Anne dormait. Elle ne vit pas sa sœur. Une heure passa, puis deux, puis trois, Simone s'éloigna.

Et entre le berceau où l'enfant reposait maintenant et Corentine, qui veillait auprès, le dialogue continua, le conseil doux et persuasif de ces yeux clos, de ces lèvres tendues vers le sein révé, de ce visage derrière lequel une âme transparaissait pour cette femme malheureuse, en qui le regret de la maternité prenait la forme d'un désir grandissant et d'une attente de vie nouvelle.

Il y avait des années qu'elle ne s'était sentie si prompte à l'émotion, si disposée à pleurer.

Dans la paix de cette chambre, près de ces deux êtres plongés dans le sommeil, un mystère profond se posait. Une âme s'accusait, oubliait, apercevait une voie de sacrifice et de salut, et, tremblante, heureuse, remontait vers l'amour.

Le sommet des coteaux, vers Louannec, se dorait au soleil déclinant. Nul bruit ne venait du dehors, pas même celui de la mer. La respiration de Marie-Anne et celle de son fils, régulières, se répondaient comme un battement d'ailes.

Tout à coup, un pas sonna dans la cour, Corentine se pencha. Le père ! C'était le père qui traversait la place ! Il courait ! Des gens couraient derrière lui ; ils disaient : "Mon Dieu ! est-ce possible ! est-ce possible !"

Toute pâle, au bout de la chambre, Corentine se détourna, face à la porte. Et Guen entra. Le pauvre vieux tremblait de tous ses membres. Il était comme égaré. Il approcha sans bruit du lit où Marie-Anne dormait. Il se mit à genoux.

—Marie-Anne ! murmura-t-il, ma petite fille !

Elle ne bougea pas.

Il prit la main allongée sur le drap, la main roussolée de sa mignonne, et la caressa.

—Marie-Anne !

Elle ouvrit les yeux et fixa sur lui son regard morne de désespéré.

Mais presque aussitôt ses paupières se soulevèrent davantage. Elle voyait le père pleurer et sourire. Elle le voyait incapable de parler. Une angoisse la prit. Elle ouvrit la bouche. Elle se redressa brusquement, ses bras raidis sur le drap, se tendit en avant, et tout ce qui lui restait de vie passa dans un cri :

—Dites ! dites !

—Marie-Anne... ce sont des marins anglais... à Bilbao... tout l'équipage... tout entier... quand je te le disais... il est sauvé !

Il se releva d'un trait, enveloppa sa fille dans ses bras :

—Sauvé, ma petite, sauvé !

Il pleurait à chaudes larmes.

Quand il se releva, soutenant encore de ses mains tendues la jeune femme qui se renversait en arrière, on put voir le visage de Marie-Anne.

Elle n'avait point douté de la mort, et elle ne doutait plus de la vie. La jolie tête blonde était retombée, bien pâle encore, sur l'oreiller, mais un seul moment l'avait transfigurée. Toute la jeunesse, tout l'amour y étaient rentrés. Ses doux yeux couleur de jacinthe disaient le ravissement ; les cils d'or, immobiles, étaient levés vers le ciel ; le front rayonnait ; la bouche souriait à des visions. C'était elle, la Marie-Anne d'autrefois, l'épousée, l'heureuse, la sainte au regard de légende.

Le vieux père, tout épanoui, continuait :

—La dépêche est venue d'Espagne... Ils ont rencontré des Anglais... à l'embouchure de la Gironde ; vois-tu, petite, c'est toujours ça ; des navires et encore des navires... Quand la demoiselle de la poste m'a remis le papier, j'ai tout de suite deviné à son air... elle avait l'air presque aussi content... A mes filles, quelle bonne nouvelle ! Le dindie est perdu, mais les hommes sont sauvés !... Écoute, Marie-Anne, je vais faire dire à la mère de Guyon Le Du, le mousse, que son gars est retrouvé... Veux-tu ? Faut que tout le monde soit heureux aujourd'hui !

Elle ne l'écoutait pas. Elle n'avait pas besoin de preuve, ni de détails. Elle croyait. Sullian vivait. Quelqu'un, dans l'angle de la pièce, la regardait fixement : Corentine, la sœur aînée.

Dans la crise d'âme qu'elle traversait, une seule chose l'avait frappée : l'immense bonheur de Marie-Anne. "Comme elle l'aime !" pensait-elle. Et troublée par tant d'amour, les yeux pleins de larmes, elle n'osait s'avancer, de peur que le cri de tout son être ne lui échappât : "Moi aussi ! moi aussi !"

Marie-Anne se tourna vers elle. Son regard chercha le berceau.

—Apporte-moi mon fils, dit-elle.

Et quand elle l'eut dans les bras, pressant le petit sur sa joue :

—Oh ! le bien-aimé ! s'écria-t-elle, ton père est vivant !

Elle découvrit son sein et se pencha pour nourrir le nouveau Sullian.

Et comme Guen s'était retiré, comme elle demeurait seule avec Corentine immobile près du lit, elle entendit une voix toute basse qui disait :

—Ma sœur, j'irai retrouver Guillaume. Prie pour moi !

Dix minutes après, Marie-Anne, à demi redressée, contemplait son fils rassasié, endormi sur le drap blanc.

Tout à côté, assise, brisée de fatigue et pourtant résolue, la grande sœur l'écoutait docilement, elle la plus jeune et l'ignorante, qui disait :

—Il vaut mieux aller tout de suite, ma Corentine... ne pas avertir Simone, que cela pourrait inquiéter trop... et puis être humble, tu comprends, ne pas te rebuter... Ils ne savent pas tout ce que tu vauds... moi, je le sais... Va, sois courageuse, sois bonne, fais tous les sacrifices... C'est si bon d'être aimée !